



Flammarion

*Rentrée littéraire*  
2018

*Christine Angot, Amélie Cordonnier,  
Simonetta Greggio, Serge Joncour,  
Matthieu Mégevand, Thomas B. Reverdy,  
Laurent Seksik, Jennifer Clement,  
Franzobel, Emma Glass,  
David Trueba*



## LITTÉRATURE *française*

<b>Christine Angot</b>	
Un tournant de la vie	3
<b>Amélie Cordonnier</b>	
Trancher	5
<b>Simonetta Greggio</b>	
Elsa mon amour	11
<b>Serge Joncour</b>	
Chien-Loup	17
<b>Matthieu Mégevand</b>	
La bonne vie	23
<b>Thomas B. Reverdy</b>	
L'Hiver du mécontentement	29
<b>Laurent Seksik</b>	
Un fils obéissant	35

## LITTÉRATURE *étrangère*

<b>Jennifer Clement</b>	
Balles perdues	41
<b>Franzobel</b>	
À ce point de folie	47
<b>Emma Glass</b>	
Pêche	53
<b>David Trueba</b>	
Bientôt viendront les jours sans toi	59
<b>Revue littéraire Décapage</b>	64



**Le livre...** « Je traversais la rue... Vincent passait sur le trottoir d'en face. Je me suis arrêtée au milieu du carrefour le cœur battant. J'étais là, figée. Je regardais son dos qui s'éloignait. Torse large, hanches étroites, il avait une stature impressionnante. Il a tourné au coin de la rue. J'aurais pu courir, le rattraper. Je suis restée là, les jambes coupées. Les yeux fixés sur la direction qu'il avait prise. Je tremblais. Je n'arrivais plus à respirer. J'ai pris mon téléphone dans mon sac, j'ai appelé une amie. »

**Christine Angot** est l'auteur d'une vingtaine de romans, dont *L'Inceste* (1999), *Rendez-vous* (2006) et *Une semaine de vacances* (2012), ainsi que de pièces de théâtre. Son dernier roman, *Un amour impossible*, a reçu le prix Décembre 2015.



**Un tournant de la vie**  
135 x 210, 224 pages, 18 €  
ISBN : 9782081444218  
Parution le 29 août 2018

LITTÉRATURE *française* Flammarion

Amélie Cordonnier  
Trancher



« Pourquoi tu restes ? »

Flammarion  
rentrée littéraire

**Le livre...** « Des pages et des pages de notes. Tu as noirci des centaines de lignes de ses mots à lui. Pour garder une trace, tenter de les désamorcer, avec le pathétique espoir qu'ils aillent s'incruster ailleurs qu'en toi. »

Cela faisait des années qu'elle croyait Aurélien guéri de sa violence, des années que ses paroles lancées comme des couteaux n'avaient plus déchiré leur quotidien. Mais un matin de septembre, devant leurs enfants ahuris, il a rechuté : il l'a de nouveau insultée. Malgré lui, plaide-t-il. Pourra-t-elle encore supporter tout ça ? Elle va avoir quarante ans le 3 janvier. Elle se promet d'avoir décidé pour son anniversaire.

D'une plume alerte et imagée, Amélie Cordonnier met en scène une femme dans la tourmente et nous livre le roman d'un amour ravagé par les mots.



Photo: Astrid di Crollalanza © Flammarion

**Amélie Cordonnier**  
*est journaliste. Trancher*  
*est son premier roman.*

**Trancher**  
135 x 210, 176 pages, 17 €  
ISBN : 9782081439535  
Parution le 29 août 2018

« C'est revenu sans prévenir. C'était un de ces week-ends de septembre que tu préfères. Vous aviez décidé de le passer tous les quatre à Cabourg, dans la petite maison héritée de Josette, la grand-mère d'Aurélien. Cette adorable vieille dame, un peu foutraque, l'avait baptisée « La bicoque ». À sa mort, Aurélien t'avait proposé de repousser les avances des agents immobiliers et de tout refaire. Tu avais dit oui, évidemment. Il y avait du pain sur la planche car la chaumière n'avait jamais été rénovée en quarante ans. Il avait fallu trier et beaucoup jeter. Josette avait engrangé un nombre incalculable de figurines en tous genres, recouvertes de poussière. La collection de bateaux, celle de chats en porcelaine, de cœurs, de canards en bois, de poupées anciennes et de boules de neige. Il a fallu des litres d'huile de coude et près de quatre-vingts sacs-poubelles pour faire place nette. Un vrai crève-cœur de devoir se séparer de tout ça. Tu avais suggéré à Aurélien de garder un exemplaire, mais pas plus, de chacune des collec' de Josette. Pour la famille des nains de jardin, vous avez toléré une entorse à la règle. Trois d'entre eux trônent aujourd'hui encore dans la cuisine ouverte sur le salon. C'est sous leur œil goguenard et leur mine renfrognée que tout a éclaté.

Il est 10 heures, ce matin-là. Le soleil darde à travers les larges baies vitrées qui remplacent les fenêtres vétustes de Josette. Le décor n'a rien à envier à celui de la famille Ricorée. À l'exception près des carreaux, sales comme jamais. « Dégueu ! », s'exclame Romane, dans un sourire impertinent, en les pointant du doigt, avant d'expliquer à son frère : « Dégueu, on a le droit de le dire, mais pas dégueulasse. » Tu ris. Peu importe la crasse, tu t'es promis de ne pas passer le dimanche à faire le ménage. Ta tasse de thé refroidit devant le jeu des

---



différences. Il en reste trois à trouver et Romane se désespère, tandis que Vadim, installé en face de vous, peine à résumer *La Fortune des Rougon*. Il y a bien assez de place pour que tout le monde s'étale. Livres cornés, gomme, cahiers, feuilles, fiches, feutres, classeurs, effaceurs et crayons de couleurs s'amoncellent sur la longue table de ferme, où tu ne t'assois jamais sans une pensée pour Josette qui y enchaînait jadis les grilles de mots croisés, emmitouflée dans son châle rose. C'est le seul meuble que vous avez gardé, avec le lourd banc de chêne sur lequel Vadim s'est souvent cogné, petit. Il règne un calme aussi joyeux que studieux, qui te réjouit. Tu as éteint la musique, une fois les pains au chocolat dévorés, histoire que ton lycéen de quinze ans puisse mieux se concentrer. Il a déjà assez de mal comme ça à tenir en place sans faire trembler sa cuisse ni tourner son Bic comme une toupie. Tu as toujours affectionné ces moments-là, où rien ne s'agite, où chacun cogite dans un silence entrecoupé de soupirs et parfois de râleries. Romane dessine un arbre avec un oiseau, Vadim cherche ses mots en croquant son stylo, toi tu as ouvert ton roman et tu aimes lire comme ça, même si tu n'avances pas. Tu tournes laborieusement la page cent quand Vadim décrète que la maison de Josette ressemble pas mal à celle où vivent Silvère et sa grand-mère. De guerre lasse, tu refermes ton bouquin. Si tu ne lui donnes pas un coup de main pour sa dissert, on y sera encore demain. C'est à ce moment-là qu'Aurélien déboule dans la cuisine. Tu remarques l'air agacé qu'il affiche ostensiblement. Il allume la baffle et met la musique à fond. « Mais non, t'exclames-tu, en baissant le son, on ne peut pas travailler dans ces conditions ». Alors ça sort, sans prévenir. Personne ne s'y attend. Ni toi ni les enfants qui se figent instantanément. « Je suis chez moi, quand même, alors ferme ta gueule, une bonne fois pour toutes,

---

connasse, si tu veux pas que je la réduise en miettes». Uppercut. Souffle coupé. Tu baisses la tête sous l'effet du coup. Quand tu la relèves, tu vois, sur la table, les miettes du petit déjeuner que tu n'as pas encore débarrassé.

La porte claque aussi fort que sa menace. La honte cuit tes joues. Tu ne sais que dire, alors tu te tais. C'est un silence atterré qui vous accable tout à coup. Dans les yeux horrifiés de Romane, la surprise le dispute à l'effroi. Vadim ronge ses ongles, son frein aussi, tu le vois bien. Après un long moment, le pli qui barre son front finit par disparaître, il relève la tête, te regarde avec une douceur infinie et, tout fier de lui, déclare : « Ça nous fait donc un deuxième point commun avec Silvère puisque son amoureux s'appelle Miette ». Sa blague vous sauve tous les trois.

Quelque chose, mal recollé en toi il y a des années, s'est brisé net. La journée reprend son cours, tant bien que mal. Tu t'épuises à faire bonne figure. Le déjeuner ne passe pas. Et l'après-midi s'éternise. Tu n'as qu'une envie : te planquer sous la couette. Tu réussis à traîner tes bottes sur la plage, mais pas à courir après les mouettes. Tu finis par décider de rentrer à vélo pendant que Romane termine son château avec son père. Un peu piteux, son père.

Au carrefour, un monsieur à bicyclette te cède le passage. Cheveux blancs au vent, chandail fuchsia sur les épaules, il a belle allure et son clin d'œil t'arrache un sourire. Tu t'engages trop vite dans l'allée censée te conduire à la maison, puis te ravises au dernier moment : le petit bois ici ? Mais non, voyons ! Tu t'es trompée de rue. Alors tu freines, d'un coup. Trop fort. Et tu vales par-dessus bord. Voles au-dessus du guidon, avant de t'écraser sur la chaussée. Sac renversé, téléphone éclaté, mains

---

râpées, jean déchiré. Tes genoux saignent et ton coude gauche aussi. Allongée sur le bitume, toute bignée, tu te fais pitié. Chevaleresque, l'homme que tu as dépassé quelques secondes plus tôt vient te secourir, et met tout le réconfort du monde dans le mouchoir qu'il te tend. « Voyons mademoiselle, ce n'est rien ! », tente-t-il. Tu aimerais le croire. Aucun obstacle sur le chemin, il ne comprend pas bien ce qui s'est passé. « Comment avez-vous fait pour vous retrouver par terre ? », finit-il par te demander en t'aidant à remettre ta chaîne. « Aucune idée ! » Tu ne lui dis pas que tu as soudain senti la panique s'emparer de toi, et que c'est sans doute pour ça que tu as déraillé. Tu ne lui dis pas que tu as peur de dérailler aussi au sens figuré. Tu ne lui dis pas que tu es déjà tombée, et qu'il ne faut absolument pas que cela se reproduise, car tu n'es pas sûre de pouvoir te relever. Tu ne lui dis rien. Mais tu te jures, au plus profond de toi, que cette fois, tu ne t'effondreras pas. Et tu te le répètes, à chaque coup de pédale, comme un mantra. »

---

Simonetta Greggio  
Elsa mon amour

Elsa Morante,  
la prodigieuse



Flammarion  
*rentrée littéraire*

**Le livre...** Elsa Morante, née à Rome le 18 août 1912, est écrivain, poète et traductrice. Elle épouse Alberto Moravia en 1941, mariage qui durera jusqu'à sa mort le 25 novembre 1985. En 1957, avec *L'Île d'Arturo*, elle est la première femme récompensée par le prix Strega. *La Storia*, publié en 1974, figure dans la liste des 100 meilleurs livres de tous les temps.

Fille naturelle d'une enseignante, Irma Poggibonsi, et d'un employé des postes, Francesco Lo Monaco, Elsa Morante est reconnue par Augusto Morante, mari d'Irma. Elle passe son enfance dans le quartier populaire du Testaccio à Rome. Lorsqu'elle a six ans, sa marraine, Maria Guerrieri Gonzaga Maraini, « tombe amoureuse » de la « petite fille aux yeux cernés », et l'emmène quelque temps vivre « dans son jardin ». Elsa commence à cet âge à écrire des brèves nouvelles et des fables pour enfants.

Ce roman, intime et sensuel, redonne à Elsa Morante sa voix. Ce roman est l'histoire de sa vie.



Photo: Claude Gassian © Flammarion

### **Simonetta Greggio**

*a publié de nombreux romans chez Stock, La Douceur des hommes, Dolce Vita, Les Nouveaux Monstres, et des nouvelles chez Flammarion, Étoiles, L'Odeur du figuier. Elle partage sa vie entre Paris, Venise et la Provence. Comme sa romancière fétiche, Elsa Morante, elle préfère que l'on parle d'elle comme d'un écrivain, refusant l'appellatif d'écrivaine.*

### **Elsa mon amour**

135 x 210, 240 pages, 19 €  
ISBN : 9782081412859  
Parution le 22 août 2018

« Quand je regarde derrière moi, on dirait que je me raconte une histoire. Qui était cette enfant qui dormait avec les chats errants, qui réinventait sans cesse les vêtements et les objets, *la laideur m'a toujours mise de mauvaise humeur*, cette fillette qui ne jouait avec les autres enfants que lorsqu'elle pouvait les mettre en rang et leur faire la classe ? C'est maman qui m'a appris à lire et à écrire, entre trois et quatre ans. Nous habitons alors au Testaccio, dans cette Rome sublime et perdue où je suis née, où j'ai toujours vécu et où je mourrai. Là résonnaient les merlins des ravaleurs découpant les pavés des rues, là les rempailleurs de chaises s'appelaient de rue en rue, là les rouisseurs qui lavaient le chanvre jetaient leurs eaux usées, là les garçons bouchers de l'abattoir tout proche sifflaient les filles qui passaient. Dans l'air, il y avait un relent de sang qui se mêlait à la brise marine, caressant au passage les longs bras tendus des pins. J'entends encore le bruit du vent dans les palmiers qui, les jours de printemps, grattaient un ciel trop bleu.

Les paternostières me fascinaient. Ces femmes qui se tenaient assises toute la journée sur le pas de leur porte à cancaner, je pouvais les contempler des heures durant égrener les grains des chapelets qu'elles vendaient ensuite dans les boutiques du Vatican. À mes yeux, elles étaient des fées déguisées. Un jour, l'une d'elles m'a donné des perles de jais que maman a cousues pour moi sur un caraco et un jupon. Au printemps, j'ai marché dans la rue comme dansent les gitanillas. Mon maître d'école m'en a fait la remarque : « Mademoiselle Morante, quand vous bougez, on dirait un sapin de Noël pris dans la tempête. » Pauvre homme. Il voulait sans doute me faire un compliment, mais, Dieu, qu'il s'y prenait mal !

Les petites crétines de ma classe avaient ricané.

---

«J'implore mes amis de respecter ma solitude», disait Rilke. Mes amis me connaissent assez pour attendre que ce soit moi qui les prie de me rendre visite. Quant à Moravia, mon mari, ce n'est pas la peine de lui dire quoi que ce soit. Bien qu'il ait fort à faire avec sa nouvelle conquête, brune comme une bohémienne, maigre à faire peur, une couleuvre, un serpent à sonnettes, il me rend visite presque tous les jours. Cette jeune femme a du duvet noir sur la lèvre supérieure et des rouflaquettes. Des yeux de vautour mobiles, impitoyables. Elle est belle, tournée comme une guêpe, et elle pique, j'en suis sûre, mais elle ne va pas me le piquer. Car Moravia EST TOUJOURS MON MARI. *Un jour, un critique littéraire a dit, Moravia est un excellent écrivain, mais sa femme Elsa Morante est un génie.* Moravia le sait, il l'a toujours su. Je ne crois pas qu'il en ait été jaloux. Il l'acceptait. Nous étions si unis par notre travail, les mots qui flottaient dans notre maison et que nous tissions dans nos romans, les histoires que l'on inventait. *Il n'en a jamais été jaloux ? Quelle blague ! Il ne me l'a jamais pardonné ! Encore maintenant... Mon mari est comme un cheval dompté qui voudrait se cabrer, mais n'ose le faire.*

Sa jeune compagne, qu'est-ce que c'est ? La chimère d'un vieil homme, le vampire que Moravia a décrit dans ses romans avant de la connaître. Elle part baiser des garçons aussi jeunes qu'elle à l'autre bout du monde, sans s'en cacher. Elle le torture, il est comme drogué par elle, en manque quand elle n'est pas là. Mais tant qu'on pleure et qu'on peste, on est toujours vivants, et Moravia en redemande.

Quand il arrive ici, mon mari pose son chapeau, s'assied près de moi et commence à parler. Je ne lui réponds pas. Je ferme les yeux tant qu'il n'est pas parti. Si je pouvais, je fermerais les oreilles aussi. Il m'ennuie à hurler, mais je préférerais le

---

voir mort que marié à une autre. Sa robe de mariée, elle peut toujours l'attendre, celle-là. La fureur d'une femme trahie ne se brise que sur la dalle du cimetière. Notre pacte à la vie à la mort date d'un demi-siècle, mais il est immuable, mon mari ne le rompra pas. Tant que je suis de ce monde, la guêpe n'aura pas Moravia. Ils passeront sur mon cadavre. Je ne le lâcherai pas.

Il pleut. La pluie perce la treille. Mes cahiers ouverts en sont tout tachés.

Je me souviens. Un jour, en rédigeant l'une de mes nombreuses lettres d'amour à l'aviateur Lindbergh, j'ai laissé tomber quelques gouttes d'eau sur ma page pour qu'il croie que je pleurais en pensant à lui. Dans cette lettre, je lui disais que je n'acceptais pas de très bons partis à cause de lui. Mon cœur et mon corps lui appartenaient, il n'avait qu'à les cueillir selon son bon vouloir. Je signais Velivola. J'avais sept ans.

Risquer ma vie à chaque amour. Tout remettre sur la table chaque fois, comme un joueur de poker. Tout sacrifier, parce que face à l'amour rien n'a de valeur. Ce que je promettais, je l'ai tenu, n'est-ce pas, mon Beau, mon Bill chéri ? Tu ne peux l'ignorer. Même l'écriture vient de là. Je n'ai jamais cherché la simplicité. Je ne l'ai jamais trouvée, d'ailleurs, même par hasard. Maria Callas disait que je ne tombais amoureux que d'homosexuels. De quel pupitre vient le prêche ! Elle, elle s'est trompée sur Pasolini autant que sur Visconti. C'est parce que Visconti a été séduit – oh, juste un instant ! – par elle, qu'il m'a jetée comme une guenille. Elle s'y est bien tordu le cœur elle aussi, va. Mais que croyait-elle ? Que parce qu'elle avait travaillé

---



comme une forcenée pour devenir une diva, LA DIVA, et qu'elle était devenue belle, elle serait aimée ?

Tous ces hommes qui aiment les hommes – Visconti, Pasolini, Penna, et même toi, Bill. Tous ces hommes qui ne savent pas aimer les femmes – Fellini, Saba, Pavese. Moravia.

Et moi là-dedans ? Et nous, petite Callas ?

Il pleut, mais je n'ai pas froid. Les chats ne bougent pas de mon lit, dans la chambre là-haut. Neve n'a pas peur de la pluie. Elle va où je suis, se couche à mes pieds, me regarde, soupire. Où est la balle ? Quand est-ce qu'on joue ? Nos animaux familiers sont des anges déguisés venus sur terre pour nous apprendre la douceur.

Quand mon ange Bill s'est envolé, Moravia m'a prise dans ses bras et m'a couchée. Même s'il y avait déjà la jeune et belle Dacia Maraini dans sa vie, il ne m'a pas laissée tomber. Je ne mangeais pas si ce n'était lui qui me donnait la becquée. Je ne me levais pas de mon lit s'il ne venait pas me faire boire mon café. »

---

Serge Joncour  
Chien-Loup

« L'annonce  
parlait de calme,  
de paix assurée. »

Flammarion  
rentrée littéraire

**Le livre...** L'idée de passer tout l'été coupés du monde angoissait Franck mais enchantait Lise, alors Franck avait accepté, un peu à contrecœur et beaucoup par amour, de louer dans le Lot cette maison absente de toutes les cartes et privée de tout réseau. L'annonce parlait d'un gîte perdu au milieu des collines, de calme et de paix. Mais pas du passé sanglant de cette maison que personne n'habitait plus et qui avait abrité un dompteur allemand et ses fauves pendant la Première Guerre mondiale. Et pas non plus de ce chien sans collier, chien ou loup, qui s'était imposé au couple dès le premier soir et qui semblait chercher un maître. En arrivant cet été-là, Franck croyait encore que la nature, qu'on avait apprivoisée aussi bien qu'un animal de compagnie, n'avait plus rien de sauvage ; il pensait que les guerres du passé, où les hommes s'entretuaient, avaient cédé la place à des guerres plus insidieuses, moins meurtrières. Ça, c'était en arrivant.

Serge Joncour raconte l'histoire, à un siècle de distance, d'un village du Lot, et c'est tout un passé peuplé de bêtes et anéanti par la guerre qu'il déterre, comme pour mieux éclairer notre monde contemporain. En mettant en scène un couple moderne aux prises avec la nature et confrontés à la violence, il nous montre que la sauvagerie est un chien-loup, toujours prête à surgir au cœur de nos existences civilisées.



Photo: Jean-Philippe Baltet © Flammarion

**Serge Joncour** est l'auteur de onze livres parmi lesquels UV (*Le Dilettante*, prix France Télévisions 2003) et, aux éditions Flammarion, *Combien de fois je t'aime* (2008), *L'Amour sans le faire* (2012), *L'Écrivain national* (2014) et *Repose-toi sur moi* (prix Interallié 2016).

### **Chien-Loup**

145 x 220, 480 pages, 21 €  
ISBN : 9782081421110  
Parution le 22 août 2018

« Jamais de tels cris n'étaient descendus depuis les collines. Jamais on n'avait entendu beugler comme ça. Vers minuit, au village, les premiers hurlements résonnèrent depuis les hauteurs, des hurlements lointains, qui à l'évidence se rapprochaient. Les anciens eux-mêmes ne déchiffrèrent pas tout de suite ce hurvari, à croire que les bois d'en haut étaient le siège d'un furieux sabbat, une rixe barbare dont tous les acteurs seraient venus vers eux. On pensa d'abord à des lynx ou à des renards qui se disputeraient une prise, ces petits fauves libres et enragés qui enfièvent les nuits de leurs carnages. Ou alors c'était le requiem des loups, parce que les loups modulent entre les graves et les aigus, en meute ils vocalisent sur tous les tons pour faire croire qu'ils sont dix fois plus nombreux. Ces derniers temps on balançait ce qu'il faut de strychnine, malgré ça des loups il en restait dans les collines, alors on réveilla tout le monde, les anciens comme les enfants, on les tira du lit pour qu'ils frappent des cuillères sur le cul des casseroles, qu'ils sortent en criant bien fort, unique méthode éprouvée pour faire reculer les loups.

La nuit, les bois sont un royaume peuplé de cris et de chevauchées. Dans l'ombre, les animaux en profitent pour vivre à l'abri des hommes, de loin on les entend chasser ou s'accoupler, certains même se battent, chaque nuit la terre redevient le monde des bêtes sauvages, et ce soir-là elles l'étaient plus que jamais.

— C'est quand même pas des...

— Tais-toi !

Puis la ronde endiablée bascula de ce côté-ci de la colline, le bruit se précisa, et là on comprit que c'étaient des aboiements, des aboiements heurtés et déchirants, mais les loups n'aboient pas et jamais des chiens n'auraient geint aussi fort, pas même des chiens évadés de l'enfer, seuls des chevreuils pouvaient le

---

faire, des chevreuils qui aboyaient atrocement ce soir, une marée de chevreuils sans doute survoltés par les baies de bourdaine ou enflammés par la peur. Jamais ils n'avaient gueulé aussi fort, jamais ils n'avaient lacéré les collines de cette alarme démoniaque. Du coup, plus la peine de taper sur les casseroles, mais il fallut rappeler aux enfants que tous les étés les chevreuils aboient, la nuit ils aboient plus fort encore que des chiens, et d'une façon plus dramatique, plus gutturale et affolante, c'est la gueulante infernale des mâles qui chamboulent les ténèbres, les appels de brocards en rut dont on ne sait s'ils cherchent à effrayer l'adversaire ou à hurler leur détresse.

Tout de même, pour qu'ils gueulent tous et dans ce même chœur, c'est que quelque chose devait les effrayer. À Orcières, on ne les avait jamais entendus aussi nombreux, c'est par dizaines qu'ils semblaient rappliquer, refoulés du fond des âges vers les maisons. Au village personne n'avait peur des chevreuils, mais tous tremblaient à l'idée de savoir ce qui pouvait les terrifier ainsi.

Si on eut vite fait de s'alarmer cette nuit-là, c'est aussi que depuis des semaines le monde frémissait. Depuis le printemps, tout ce qu'on voyait dans les journaux était affolant, à tel point que les hommes étaient allés fouiller dans les tiroirs pour retrouver le carnet militaire et le ressortir au cas où. Ici au village les fils comme les pères tremblaient à l'idée de devoir partir, comme une meute de chevreuils apeurés. Même là, au plus profond de la campagne la plus reculée, on voyait bien que le monde était soumis à l'inconséquence d'une poignée de régnants, tous cousins qui plus est, plus ou moins de la même famille. Ces rois qui faisaient du tennis ou du bateau dans *L'Illustré national*, ces filiations prodigieuses où le kaiser était le neveu du roi d'Angleterre et le cousin du tsar, elles étaient

---

sur le point d'exploser. Plus l'été avançait et plus l'ambiance était lourde, déjà parce qu'il faisait trop chaud, et puis parce que ces tensions projetaient des ombres sur le visage de quiconque parlait d'avenir. L'Europe était un brasier contenu où les armées se tenaient tranquilles, tandis que les états-majors se raidissaient au gré des pactes, on s'alliait non plus par fraternité mais pour se préparer au pire, de sorte que chaque soir, au village, les hommes et les femmes restaient tard devant les maisons, avant de se coucher tous prenaient l'air et goûtaient l'instant, comme si chaque soir devait être le dernier.

La guerre ici, on n'en voulait pas. La guerre, ça ne se pouvait pas, en tout cas pas à Orcières, pas au fin fond du causse et à des jours de marche de la première frontière. Pourtant ce vendredi-là à minuit, même les plus placides s'inquiétèrent. Quel ennemi rôdait donc là-haut, quel monstre rabattait cette marée d'herbivores en panique ? Chaque année, à la fin juillet, on se faisait surprendre par les mâles qui se battent en traçant des ronds de sorcière, des brocards qui luttent de leurs bois et rivalisent de cris désespérés, simplement les aboiements de chevreuils en temps normal, ça durait le temps de rouler une cigarette et de la fumer, alors que là ça n'en finissait pas, si bien que la peur les gagna tous au village, elle glaça les âmes et s'attarda sur le bout des lèvres comme un mégot éteint.

Personne ne le savait encore, mais ce jour qui s'achevait dans la nuit d'un 31 juillet était veille d'une guerre. Ici, au tréfonds des collines, on n'imaginait pas que dans quelques heures le tocsin vitrifierait les campagnes et qu'un vent soufflé des clochers abolirait l'été. Après-demain la guerre aspirerait les hommes du causse par trains entiers, avec au bout quatre années de feux, la disparition de quatre empires et plus de

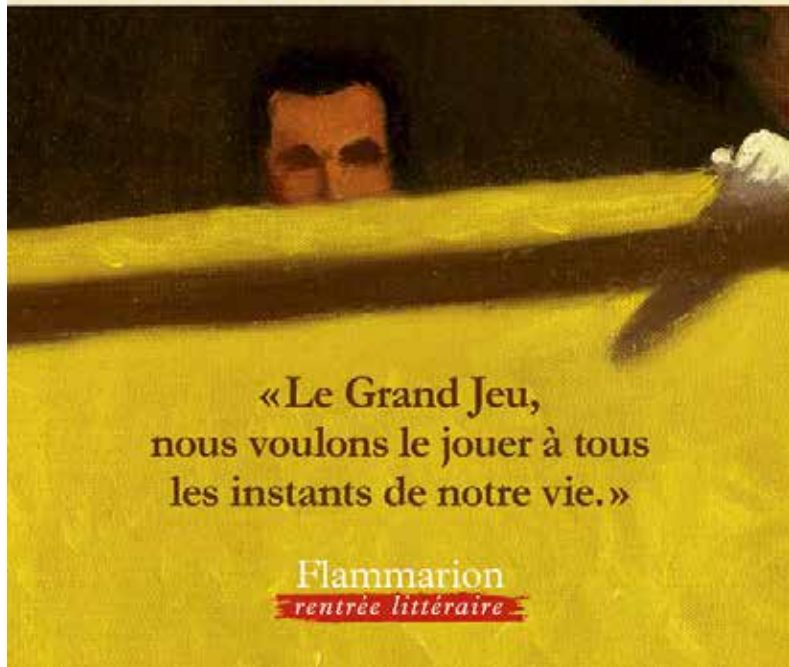
---

quinze millions de morts. Mais en ce samedi naissant, ce qui les tracassait tous, c'est qu'une onde d'aboiements descendait vers eux, des chevreuils qu'on voyait maintenant bondir hors du bois pour se jeter à corps perdu dans la vallée, des dizaines de chevreuils détalant sous la lune qui ne se souciaient même plus de s'offrir à la vue des hommes. Seul un monstre pouvait les affoler comme ça. Ils jaillirent en rafales de la colline d'en face et se précipitèrent plein ouest, de l'autre côté la vallée.

Dans le silence retrouvé on n'entendait plus rien, sinon des bruits de pas épais venus du bois, une marche pesante avec une teinte métallique, celle d'une créature invisible jusque-là. La lune gibbeuse éclairait bien et la chose remuait dans les derniers taillis. Ceux qui avaient de l'imagination s'attendaient à voir surgir un gigantesque loup, la patte prise dans un piège à dents, ou pourquoi pas la tigresse tueuse de Champawat dont l'histoire avait fait le tour du monde. En fin de compte c'est une ombre encapuchonnée qui sortit de là-dedans, un genre de gros moine tirant une mule exténuée, les gamelles tintant sur le havresac. Les vieux se signèrent en voyant ça, et les mômes se rangèrent derrière eux. Personne ici n'avait jamais vu de pèlerins. Dans le temps, des marcheurs descendaient de l'Auvergne et traversaient les bois pour décrocher la félicité du côté de l'Espagne, mais il y avait bien longtemps que plus personne ne marchait vers Saint-Jacques, depuis des lustres on ne croisait plus de pénitents cheminant vers l'apôtre. En découvrant cet oiseau de malheur, on aurait dû comprendre que cette nuit du 31 juillet était une frontière entre deux mondes, que ce serait la dernière nuit avant quatre années de calamités. À voir ce mystique ayant perdu le nord on aurait dû sentir que dès le lendemain le monde basculerait vers une autre ère et que cette mue se ferait dans la folie, le feu et la peur, et surtout le sang. »

---

Matthieu Mégevand  
La bonne vie



«Le Grand Jeu,  
nous voulons le jouer à tous  
les instants de notre vie.»

Flammarion  
*rentrée littéraire*



**Le livre...** « Regarder à se crever les yeux, à éclater le crâne avec les yeux de derrière les yeux, de derrière la tête. »

L'homme qui écrit ces lignes tentera, toute sa courte vie durant, de *voir*. Né à Reims en 1907 et mort à 36 ans à Paris en 1943, le poète Roger Gilbert-Lecomte – que raconte ce roman – est le fondateur avec René Daumal, Roger Vailland et Robert Meyrat de la revue *Le Grand Jeu*. Au cœur de l'émulation artistique des années 1930, il côtoie André Breton, Arthur Adamov ou encore Antonin Artaud et poursuit, tout au long de sa vie, une quête existentielle et poétique acharnée, accompagnée de prises massives d'alcools et de drogues. La littérature est pour lui considérée – au même titre que diverses substances – comme un moyen de dépassement de la condition humaine.

Loin de l'image d'Épinal du poète maudit, Matthieu Mégevand met en scène la vie de Roger Gilbert-Lecomte en cherchant à approcher son point d'incandescence – c'est-à-dire le moment où l'existence ne se suffit plus, se dépasse, surchauffe, et où l'acte créateur surgit. Au final, un destin d'étoile filante et un roman à son image : éclatant, lumineux, profondément existentiel et qui défile à toute allure.



Photo: Sébastien Agnerti © Flammarion

### **Matthieu Mégevand**

*est écrivain. Il a entre autres publié Ce qu'il reste des mots (Fayard, 2013) et Les lueurs (L'Âge d'homme, 2016). Il dirige les éditions Labor et Fides.*

### **La bonne vie**

135 x 210, 160 pages, 16 €  
ISBN : 9782081425996  
Parution le 22 août 2018

« C'est un dimanche pluvieux et Roger, affublé de son titre de coqueluche du lycée, est invité à une journée dansante chez une camarade de classe, Geneviève, sans doute éprise du jeune homme aux allures de chat errant. Il est seul mais il a décidé d'y aller en *simpliste*, en *phrère*.

Une fois dans la demeure bourgeoise et le salon décoré, au milieu des convives et des parents qui chaperonnent, il s'assied sur un canapé, fait semblant de bouder et refuse obstinément les invitations à danser. « J'ai une grosse nerveuse ! » lâche-t-il aux filles qui s'approchent. Ses camarades garçons, en bons suiveurs, l'imitent parce que Roger a toujours eu sur eux l'ascendant. Face à cette mutinerie, la maîtresse de maison, voulant faire honte aux hommes, déclare : « Puisque c'est comme cela, les filles danseront entre elles ! » À peine les filles ont-elles commencé à se regrouper que Roger bondit de son canapé, empoigne l'un de ses camarades masculins et l'entraîne dans une danse lascive au milieu des convives. Il se frotte, se déhanche, prodigue caresses et baisers. Dans l'assemblée c'est la consternation, des réprobations fusent, la mère de Geneviève s'approche, elle tente un reproche, Roger n'en a cure. C'est alors le père qui vient à la rescousse et gronde, furieux : « Jeune homme, ce que vous faites est contre-nature ! » Là, Gilbert-Lecomte se retourne vivement puis se colle au visage du père et lui assène : « Dites donc, vieux bouffi, c'est vous qui allez avoir le nez en vrille à force de pénétrer les lois de la nature ! » Le vieil homme, muet, vire au cramoisi. Roger le plante aussi sec, s'approche d'une vieille qui tient un pichet de citronnade et, sans un mot, l'attrape puis se le verse intégralement sur la

---

tête. Les invités poussent des « Oh » de stupéfaction pendant que Geneviève et la gouvernante se précipitent pour éponger le crâne du jeune homme. Encore humide, Roger s'ébroue puis se dirige vers le buffet, il dévore quatre ou cinq babas au rhum d'une traite ainsi que de grosses lampées de rhum à même la bouteille. Dans le salon plus personne ne bouge. Roger déclare encore : « J'ai bien mangé ! », puis il s'affale sur un sofa et s'endort comme une masse.

Timidement la fête et les danses reprennent. On ne fait plus attention au jeune homme ensommeillé qui, après quelques minutes, ouvre un œil, puis l'autre. Sans qu'on le remarque il se dirige vers la grande horloge murale et, discrètement, avance l'aiguille de deux heures. Il s'éloigne, monte à l'étage. Depuis la chambre du premier il observe et écoute le soudain remue-ménage, les invités qui n'ont pas vu le temps passer et qui quittent précipitamment la fête.

Il ne reste plus qu'une quinzaine de convives. Gilbert-Lecomte trouve que tout cela, les courbettes, les gentilleses, a assez duré. Alors il prend l'initiative d'une grande farandole qui ravit aussitôt les jeunes, on se tient par la main, on danse, on pouffe. Roger n'a aucun mal à emmener la petite troupe jusqu'à l'étage puis au grenier. Là, alors que les invités tournent et s'essoufflent, il retire l'ampoule électrique, sort et ferme la porte à clé derrière lui. Puis il rejoint le salon, attrape un livre au hasard, s'écroule sur un siège et quand les parents, étonnés du soudain silence, apparaissent dans la pièce et demandent où sont les autres, Roger répond distraitement : « Moi je ne fais rien, mais les autres se sont enfermés dans le grenier, je crois qu'ils copulent. » Effet immédiat, ruée des parents jusqu'à l'étage. Dans l'agitation les adolescents sont libérés, ils redescendent au salon sans même pouvoir désigner celui

---

qui les a enfermés. Pendant ce temps, Gilbert-Lecomte en a profité pour avaler encore quelques rasades de rhum. Lorsque Geneviève, revenue du grenier, les cheveux ébouriffés, passe à sa hauteur, il lui susurre : « J'y vais, ma biche. » En même temps il se colle contre son corps et lui caresse le sexe. Le père s'étrangle, hurle : « Jeune homme, sortez d'ici ! » « Très bien, répond aussitôt Gilbert-Lecomte, mais d'abord amenez-moi ma canne, que je puisse prendre congé dignement. » Personne ne s'en souvient sauf Roger, mais il n'a jamais amené de canne ce jour-là. Les parents et les invités s'empressent de chercher l'objet, on monte à l'étage, on va jusqu'au grenier, on retourne les canapés, on fouille les pièces, sous les lits, derrière les rideaux. Rien – et pour cause. « Comment rien ? tonne Roger. Cherchez donc encore ! » Il met sur son visage autant de colère qu'il peut, fait de grands gestes indignés, tape du pied, puis sans dire au revoir ni merci, quitte la maison en claquant la porte et hurlant, « Je me vengerai ! »

Une fois rentré, il s'endort tout gonflé de rhum et de gâteaux. Le lendemain il écrit à Daumal et détaille son dimanche, amusé. Puis il conclut : « Il paraît qu'on m'a trouvé très spirituel. Après tout... »

Les heures au lycée sont longues, et plus pénible encore que de retenir une formule d'algèbre ou un vers d'Horace, c'est l'obéissance qui pèse sur Roger. Les « Monsieur » adressés au

---

proviseur, les « Debout » lorsque le professeur pénètre dans la classe, les « Pour la patrie » quand l'hymne national retentit.

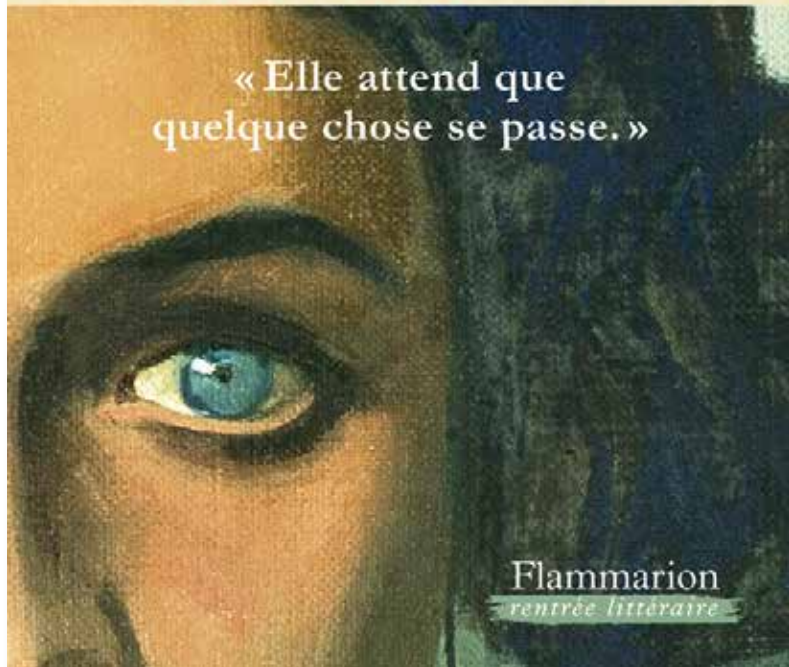
Pendant les pauses, ils sont regroupés comme des mousquetaires, Gilbert-Lecomte, Daumal, Vailland et Meyrat, les quatre inséparables. Parfois un camarade extérieur à la bande tente une approche, sollicite une place, raconte une frasque ou une anecdote sur une fille : on l'observe, on le toise puis on le coupe soudain en lui demandant de citer, par exemple, trois extraits de la *Bhagavad-Gita en version originale*. Devant son étonnement, Gilbert-Lecomte ou Daumal rabrouent le camarade puis le renvoient aux études sur l'Orient. C'est qu'on a des choses importantes à traiter, et pas une minute à perdre avec des mièvreries de lycéen.

Ce jour-là, Daumal chuchote : il a racheté à un ancien soldat de l'opium qu'il propose de fumer le soir même. Murmures de surprise, excitation, on se concerte et le groupe choisit le parc de la Patte-d'Oie ; rendez-vous est pris pour minuit. »

---

Thomas B. Reverdy  
L'hiver du  
mécontentement

« Elle attend que  
quelque chose se passe. »



Flammarion  
*rentrée littéraire*

**Le livre...** L'Hiver du mécontentement, c'est ainsi que le journal *le Sun* qualifia l'hiver 1978-1979, celui où des grèves monstrueuses paralysèrent des mois durant la Grande-Bretagne. « Voici venir l'hiver de notre mécontentement », c'est aussi le premier vers que prononce Richard III dans la pièce éponyme de Shakespeare. *Richard III*, c'est l'histoire d'une conquête, celle du pouvoir. Et ce personnage, cet hiver-là, la jeune Candice va le jouer, dans une mise en scène exclusivement féminine. Entre deux tournées à vélo pour livrer des courriers recommandés dans un Londres de plus en plus en désordre, elle cherchera à comprendre qui est Richard III. Au théâtre Warehouse, lors d'une répétition, elle croisera une Margaret Thatcher encore méconnue, venue prendre un cours de diction, et déjà bien décidée à se hisser à la tête du pays. Cet hiver-là également, elle fera la rencontre de Jones, jeune musicien brutalement licencié et peu armé face aux changements qui s'annoncent.

Dans *L'Hiver du mécontentement*, Thomas B. Reverdy met en scène la fin d'une époque en même temps qu'il nous raconte la naissance d'un monde nouveau. Un monde où l'économie devient sauvage et la politique cynique, un monde où *Just do it* ne servira bientôt qu'à vendre des chaussures. Bref, un monde qui est devenu le nôtre et dont on visite, en archéologue, les fondations et les fondements.



Photo: David Ignaszewski / Koboy © Flammarion

**Thomas B. Reverdy** est l'auteur de huit romans parmi lesquels *La Montée des eaux* (Seuil, 2003) et, aux éditions Flammarion, *Les Évaporés* (2013, prix Joseph Kessel 2014); Il était une ville (2015, prix des Libraires 2016) – ou encore *Jardin des colonies* (2017).

**L'Hiver du mécontentement**  
135 x 210, 224 pages, 18 €  
ISBN : 9782081421127  
Parution le 22 août 2018

« Run Like Hell »  
Pink Floyd

« On dirait qu'elle vole, Candice, dans les rues de Londres à la fin de cet été 1978, sur son vélo de coursier, avec un sac de messager en bandoulière jeté en travers du dos, à prendre ses virages au large afin de ne pas frotter le sol avec une pédale en se penchant, continuant à mouliner sans cesse, sans jamais s'arrêter, à toute allure, comme si elle poursuivait, dans le petit matin blême des phares qui s'éteignent et du brouillard bleu, un rêve tout prêt à s'échapper, un rêve qu'il fallait rattraper vite fait, en danseuse sur les faux plats, les coudes rentrés sous les épaules, le dos bien droit, la tête qui pivote nerveusement comme celle d'un oiseau, à droite, à gauche, pour prévenir les dangers, s'insérer dans le flux de la circulation clairsemée à cette heure, traverser comme en volant ce quartier d'Islington Park où elle avait grandi, débarquer dans Caledonian Road et filer au sud, le long des voies de chemin de fer obliques, vers Camden Town, la rue bordée d'un mur de poubelles à présent aussi grand qu'elle, qui s'accumulaient un peu partout dans les quartiers ouvriers alors que les éboueurs n'étaient pas encore officiellement en grève, des poubelles qui attiraient en surface les rats que Candice surveillait du coin de l'œil alors qu'ils détalait à son approche, plongeant dans les ordures, elle continuait de filer, appuyant sur les pédales pour franchir la rue avant même que l'odeur lui parvienne, Candice qui glissait dans la ville comme un vol silencieux de chouette rentrant de la chasse au point du jour, à la poursuite d'un rêve dont elle était bien décidée à tordre le cou avant qu'il ne s'échappe.

---



Elle venait d'avoir vingt ans. C'est un âge où la vie ne s'est pas encore réalisée. Où tout n'est encore que promesses – ou menaces.

Ça lui payait ses cours d'art dramatique, ce boulot de coursier pour City Wheelz. La boîte avait été fondée deux ans plus tôt, à la faveur d'une grève des Postes, et l'idée avait fait son chemin : des messagers à vélo, l'époque était mûre pour ça, c'était écolo et très *peace* comme concept, ça avait un côté hippie. Le patron, Ned, avait dessiné un logo spirituel avec un Hermès ailé, à cheveux longs, qui pédalait sur fond de ciel bleu, entouré du nom de la société en lettrage psychédélique jaune, entre Coca-Cola et les Grateful Dead. C'était l'époque qui voulait ça. Les seuls à ne pas porter de pattes d'éph, c'étaient les coursiers eux-mêmes, évidemment. Ces saletés de pantalons à la mode étaient une bonne option pour s'envoyer dans le décor au premier virage. Ça ne tombait pas si mal, parce qu'ils venaient tous de milieux populaires où l'on croisait moins de hippies que de hooligans. Candice était la seule fille de la bande – le patron disait l'équipage. Lui, c'était un bourgeois qui avait grandi dans les beaux quartiers. Il se prenait pour un artiste. Avant de monter sa boîte, il avait fait une école de design et s'était laissé pousser les cheveux parce que sa vie avait radicalement changé de sens en écoutant les Beatles. Depuis quinze ans, la moitié de l'Europe avait trouvé le sens de sa vie dans une chanson des Beatles.

Ce n'était pas sa tasse de thé, les Beatles : Candice avait besoin d'une énergie plus proche de la violence de la rue. Autour d'elle on s'était plutôt coupé les cheveux ces dernières années. Elle n'aurait pas craché sur les Beatles pour autant – personne ne l'aurait fait –, mais elle n'aimait pas les hippies, leurs fringues

---

ridicules et leur air de se foutre de tout. John Lennon aussi l'agaçait un peu. Avec ses allures de Jésus qui aurait fini par quitter les disciples pour épouser Marie-Madeleine, il n'en finissait pas, lui non plus, de faire vivre la légende des *Fab Four* tout en crachant dans la soupe. C'était devenu un vrai gourou. Personne ne se doutait alors qu'il allait mourir assassiné presque exactement deux ans plus tard, à New York, le 8 décembre 1980, comme une façon de clore définitivement les années 1970.

Candice franchit York et s'enfonce dans le dédale de petites rues et de rails qui partent de King's Cross et trouvent le paysage de Camden comme si on avait planté le quartier au milieu d'un échangeur ferroviaire géant. Elle enchaîne les ruelles avec aisance, évitant les grosses artères et les feux, slalomant entre les rares voitures en poussant simplement le cadre d'acier léger de l'intérieur de la cuisse. Elle ne fait qu'un avec son vélo, c'est l'impression que ça donne et c'est le sentiment qu'elle a. C'est grisant. Elle doit rouler à trente, peut-être quarante miles par heure.

Elle se récite son texte.

Cela lui vient tout seul, c'est comme une façon de ne penser à rien. Parfois, elle le fait à voix haute, et même de plus en plus fort lorsque ça arrive, jusqu'à crier comme ça dans la rue en glissant à fond de train le long d'un fil invisible, la tête sortant des épaules comme un périscope, le dos tendu, les cuisses douloureuses, et elle se met à gueuler son texte avec une espèce d'accent plus rastafari que baroque, entrecoupé d'éclats de rire :

*Naw izzzz da winterrrr ov ourrrr disssscontent, made glorious summerrrr by dissss son ov Yorrrrk!*

---

C'est le début de son rôle. L'ouverture de *Richard III*. Candice tient le rôle titre dans une compagnie semi-professionnelle composée uniquement de filles. Voici venir l'hiver de notre mécontentement, changé en été de gloire par ce rejeton des York!

Elle ne sait pas encore à quel point cela va être vrai, dans quelques mois seulement. On est comme au début d'un roman en ce commencement d'automne 1978, quand l'histoire est déjà entamée, qu'elle vient de plus loin, comme en dehors d'elle, mais qu'on ne sait pas encore où elle va ni comment les choses vont se nouer exactement. À ce stade de l'histoire, personne ne sait trop bien ce qui peut encore arriver. »

Laurent Seksik  
Un fils obéissant

Le roman d'un amour  
sans fin

Flammarion  
*rentrée littéraire*



**Le livre...** « Je t'avais confié qu'après ma trilogie "Zweig, Einstein, Gary" j'aimerais consacrer un roman à un personnage plus important encore à mes yeux. Tu avais souri en comprenant que c'était toi.

L'écriture du "livre de mon père" a commencé un an après ta disparition. Je me suis plongé dans la fabuleuse épopée de ton grand-oncle Jacob, inventeur de la Jacobine, eau gazeuse et miraculeuse qui devait rivaliser avec Coca-Cola. J'ai raconté l'histoire du garçon obéissant qui accomplit ton rêve d'avoir un fils écrivain, sans décevoir celui de ma mère d'en avoir un médecin. J'ai parcouru les souvenirs de nos plus belles années et croisé dans ces pages, comme jadis avec toi, Montand, Derrida, Le Clézio. Il a fallu affronter l'heure de tes derniers instants jusqu'au brûlant privilège de fermer tes paupières. Tu vois, je crois n'avoir rien oublié de la grande aventure qu'il me fut donné de vivre à tes côtés. »

L. S.

*Un fils obéissant*, remarquable par son architecture enchâssée qui déploie la richesse d'une vie, est le neuvième roman de Laurent Seksik, le seul à la première personne. Ce livre du père, odyssée et drame personnel, retrace l'aventure commune de deux êtres qui vécurent dans l'adoration l'un de l'autre. Dans un style virtuose d'une rare puissance émotionnelle, l'auteur des *Derniers jours de Stefan Zweig* signe son livre le plus intime et le plus universel. Un bouleversant roman d'amour.



Photo: Astrid di Ceollanza © Flammarion

**Laurent Seksik est écrivain et médecin.**

*Un fils obéissant vient après* Les derniers jours de Stefan Zweig, Le Cas Eduard Einstein, L'Exercice de la médecine et Romain Gary s'en va-t-en guerre (Flammarion, 2010, 2013, 2015, 2017).

**Un fils obéissant**

135 x 210, 256 pages, 19 €  
ISBN : 9782081413030  
Parution le 22 août 2018

« Mon père a disparu il y a un an aujourd'hui.

Dans la salle d'embarquement de l'aéroport Charles de Gaulle, j'attends le vol qui me conduira à la célébration de ce triste anniversaire. Je dois tenir un discours devant sa sépulture face à un parterre de femmes et d'hommes qui l'ont connu.

Nous avons parcouru les allées du cimetière, côte à côte, d'un même pas. Au milieu du paysage de tombes sur lequel le vent soufflait par rafales il avait désigné d'un geste de la main un emplacement demeuré vide. « On sera bien ici, ta mère et moi... » Dans le ton de sa voix flottait un détachement désinvolte destiné à tromper mon angoisse mais qui produisit le même effet que si une poignée de terre m'était portée en bouche.

Il est 5 heures du matin à l'aéroport Charles de Gaulle.

La lumière blanche et crue qui tombe du plafond répand une pâleur de spectre sur les visages. Les paupières gonflées, les mines fatiguées affichent les stigmates d'une nuit trop brève. Deux enfants dont les parents semblent avoir renoncé à se faire obéir traversent les allées en poussant de grands cris sous le regard agacé et les soupirs las des voyageurs. Ils réveillent un couple de jeunes gens enlacés qui tentaient de dérober un ultime instant de sommeil à la nuit.

Une file s'est formée devant le guichet d'embarquement.

L'an passé à pareille époque, j'en empruntais une identique pour rejoindre mon père dans ses derniers instants. La veille, la sonnerie du téléphone avait retenti dans l'appartement silencieux à une heure ne laissant aucun doute sur la nature de l'appel.

---

— Le médecin dit qu'il faut que tu viennes, avait annoncé ma sœur, des sanglots dans la voix.

Dans le taxi pour le premier vol, je sollicitai auprès du chauffeur la faveur de m'asseoir à l'avant. Le grand vide du siège arrière m'effrayait comme un corbillard. À peine la voiture avait-elle démarré que j'avais fondu en larmes, première crise de pleurs d'une série qui, depuis un an, paraît ne jamais vouloir prendre fin et me saisit à l'improviste. Un souvenir détourne le cours des pensées ordinaires, pour, semblable au chien de garde d'un troupeau, les reconduire vers le passé.

J'ai tant pleuré qu'un jour un cocard s'est formé sur ma paupière supérieure droite, hématome gros comme un œuf de pigeon, et tel que l'ami ophtalmologiste que je consultais alors m'avoua n'en avoir jamais vu en vingt ans de carrière — je ne tirais aucune fierté des trésors d'ingéniosité que ma petite fabrique de chagrin déployait. Je pleurais tant les premiers mois, naufragé dans ma vallée de larmes, que mon entourage s'inquiétait pour ma santé mentale. Je pleurais matin, midi et soir, comme pour respecter une prescription de l'au-delà, pleurais aussi inapte à endiguer ma peine que si, en quittant ce monde, mon père avait emporté mon entière volonté. Je pleurais sans raison, pareil au déséquilibré qui rit pour un rien, pleurais à la moindre allusion triste ou joyeuse que faisait la vie quant au passage de mon père sur cette terre. Je pleurais comme certains esprits simples disent qu'un homme ne devrait jamais pleurer, anéanti de douleur, un édifice effondré sur mes épaules, je pleurais de désespoir, liquéfié, dissous, manquant de souffle et d'air. Mais le plus étrange était que ce saccage intime qui me laissait plus abattu qu'un boxeur après son combat, loin de m'affliger, s'accomplissait dans une sorte d'extase car cet abîme de désolation, plongée à l'écart du monde, m'accordait

---

de partager un dernier moment avec mon père. Et maintenant que les crises de larmes se raréfient, que je dois les rappeler en remuant le fond de mes souvenirs à la manière de certains pêcheurs drainant la vase d'un étang, je mesure quel cadeau m'était offert avec ces convulsions de tristesse.

Ce matin-là du dernier jour de mon père, dans le taxi pour Charles de Gaulle, le chauffeur m'avait tendu un kleenex d'un geste empli d'aimable discrétion.

— Ne vous en faites pas, avait répondu l'homme sur un ton de bienveillance après que je me fus platement excusé du spectacle que je lui imposais.

Mes larmes tariées, je commençais à lui parler de mon père, me confiais à lui comme à un ami d'enfance retrouvé par hasard, dont on ne sait plus rien, à qui rien ne nous lie plus, mais auprès de qui on retrouve une familiarité immédiate bâtie sur le sable d'un passé révolu.

— Moi aussi j'ai perdu mon papa, avait-il fini par déclarer, d'un air compatissant et sans doute voulait-il me consoler en m'emmenant communier dans la confrérie des orphelins de père.

Ses mots de réconfort eurent sur moi un effet mortifère, j'enrageais intérieurement soupçonnant derrière ces paroles anodines et bienveillantes la volonté d'enterrer mon père vivant. Depuis qu'il se débattait entre la vie et la mort, des accès de fureur immotivée se déchaînaient à tout propos, m'entraînaient dans d'impensables algarades, la colère était devenue une seconde nature que dévoilait le moindre mot entendu de travers.

— Ça n'est pas exactement pareil, avais-je corrigé d'une voix blanche. Moi, mon père est encore en vie.

---



— Je comprends, admit-il sur le ton de l'excuse, vous, votre père est vivant.

J'avais laissé passer un silence, mais, incapable de taire ma douleur, j'avais ajouté :

— Ce qui est terrible, c'est que bientôt il cessera de l'être.

— Oui, c'est cela qui est terrible... avait-il répété tristement. Chez moi, on dit qu'il faut prier.

— Vous pensez que cela sert à quelque chose ?

— Cela rend plus fort, je crois.

— Je ne veux pas être plus fort, je veux juste que mon père s'en sorte ! m'exclamai-je dans un nouvel éclat de colère insensée.

— Que disent les médecins ?

— Que c'est fini.

L'homme s'était accordé un instant de réflexion.

— Alors, priez, avait-il fini par lâcher. »

---

JENNIFER CLEMENT

# Balles perdues

Roman



**Le livre...** Sur le parking d'un camp de caravanes, en plein cœur de la Floride, Pearl vit à l'avant d'une Mercury avec sa mère Margot qui dort sur le siège arrière. Elles se sont créé un quotidien à deux, fait de chansons d'amour, de porcelaine de Limoges, d'insecticide Raid et de lait en poudre. Outre ce lien fusionnel, l'adolescente peut aussi compter sur sa meilleure amie, Avril May, avec qui elle fume des cigarettes volées au bord d'une rivière pleine d'alligators, et sur les autres personnages excentriques des caravanes voisines.

Mais cet équilibre fragile bascule à mesure que Pearl prend conscience du trafic d'armes qui s'organise autour d'elle, tandis que sa mère s'abîme dans sa liaison avec Eli, un mystérieux Texan au passé trouble qui prend peu à peu sa place dans la Mercury.

Dans *Balles perdues*, Jennifer Clement signe un nouveau roman au lyrisme engagé. À travers le regard d'une jeune fille à peine sortie de l'enfance, elle dénonce avec humour et poésie le sort imposé aux plus démunis et les ravages causés par le marché de l'armement aux États-Unis.

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patricia Reznikova*

« *Balles perdues* nous donne un aperçu du quotidien de ceux qui bataillent chaque jour. Ils sont peut-être les enfants oubliés de l'Amérique, mais après avoir refermé ce livre, vous n'êtes pas prêts de les oublier. » *The Washington Post*



Photo: © Barbara Sibley

**Jennifer Clement** est née en 1960 à Greenwich, dans le Connecticut. Elle est poète, biographe et romancière. Elle a reçu le Grand prix des lycéennes du magazine Elle pour son roman *Prières* pour celles qui furent volées (Flammarion, 2014). Depuis octobre 2015, elle préside le PEN International. Elle vit désormais à Mexico.

### **Balles perdues**

145 x 220, 304 pages, 20 €

ISBN : 9782081416574

Parution le 22 août 2018

« À l'époque j'avais neuf ans. Je m'en souviens parce que les alligators sont apparus la semaine qui a précédé mon dixième anniversaire. Quand je repense à ma vie dans la voiture, je la vois divisée en deux parties : avant que ma mère ne rencontre Eli et après. Ces mots, avant et après, sont comme des heures marquées sur une pendule.

— Et donc, tu vis dans cette voiture ? a demandé la journaliste.

Elle a regardé de nouveau à l'intérieur, passant sa tête presque complètement par la fenêtre.

— Comment tu t'appelles ?

— Pearl.

— Depuis quand vis-tu ici ?

— Depuis que je suis bébé.

— Tu n'as pas de toilettes ? De salle de bains ?

— On utilise ceux du parking. À côté de l'aire de jeux. Parfois ils coupent l'eau parce que ça sent mauvais à cause de la décharge. Ces jours-là, on va au McDonald's et on se brosse les dents là-bas.

— Pourquoi est-ce que l'eau sent si mauvais ?

— Tout le monde ici sait que c'est la décharge. Les ordures, c'est mauvais pour notre eau.

— Tu manges sur une très jolie assiette, dis donc, a dit la journaliste.

J'ai regardé la porcelaine blanche décorée de délicates fleurs roses et de feuilles vertes.

— C'est du Limoges, j'ai dit. Ça vient de France.

La reporter n'a rien dit pendant quelques secondes, puis elle a demandé :

— Ça te plaît de vivre dans une voiture ?

---

— On peut toujours s'enfuir vite en cas de catastrophe. Enfin, c'est ce que ma mère aime bien dire.

La journaliste a souri et s'est éloignée. Elle ne m'a pas posé une seule question au sujet des alligators.

En l'espace de trois jours, tous les journalistes sont repartis, parce que le troisième matin après leur découverte, les alligators étaient morts.

Ils sont remontés dans leurs voitures et leurs camions, ont fait demi-tour et sont repartis. Ça a été rapide. Comme un cortège funéraire qui aurait duré vingt minutes.

— Ils étaient vraiment très pressés. Ils n'ont même pas regardé derrière eux pour voir s'ils n'avaient rien oublié, a dit ma mère.

Nous savions bien que ces reporters ne supportaient pas les odeurs de la décharge. Nos ordures ne s'accordaient pas avec leurs parfums.

Après leur départ, ma mère a enfilé ses baskets, pris son vieux chapeau de paille, et elle est sortie de la voiture.

— Allons jeter un œil à ces bébés alligators, a-t-elle dit.

Alors que nous marchions vers la rivière, elle m'a prise par la main. Nous étions presque de la même taille. Si quelqu'un nous avait regardées nous éloigner, il aurait sans doute pensé que nous étions deux filles de neuf ans qui se dirigeaient vers une balançoire.

Ma mère et moi avons traversé le parking et suivi le sentier bordé de cyprès et d'herbe-scie jusqu'à la rivière. En avançant, nous avons dispersé un nuage de libellules bleues et jaunes qui volaient, immobiles, au-dessus du chemin.

Le soleil de l'après-midi était grand au-dessus de nos têtes dans un ciel sans nuages. Tandis que nous marchions, nos

---

ombres étaient longues et minces au-devant de nous. Comme deux amies, elles nous ont guidées jusqu'à la rivière.

— Pourquoi est-ce que c'est bien d'habiter dans une voiture ? ai-je demandé.

— Je vais te le dire. Il n'y a pas de cuisinière à gaz. Quand j'étais enfant, et plus tard en grandissant, j'avais toujours peur que quelqu'un oublie d'éteindre le gaz. Je déteste cette odeur de vieux chou qui se dégage d'une gazinière. Et il n'y a pas vraiment d'électricité dans une voiture, dit ma mère. Ni de prises électriques. Tu peux être sûre qu'il y a toujours quelqu'un, dans une maison, qui s'amuse à mettre quelque chose dans les prises, comme une épingle à cheveux ou une fourchette. Alors comme ça, ici, je ne m'inquiète pas.

Le bout de terre molle qui menait de notre voiture à la rivière était devenu une vraie cochonnerie. L'herbe le long du sentier avait été piétinée, on y avait abandonné des bouteilles en plastique, des canettes écrasées et des boules blanches de chewing-gum. Sous un cyprès on apercevait du câble électrique noir enroulé.

Ma mère et moi nous attendions à trouver les alligators morts, mais quand nous avons atteint la berge, ils n'étaient plus là.

Le sable blanc sur lequel les petites créatures se trouvaient la veille était devenu rouge. Seul un minuscule fragment d'écaille et de chair était resté accroché au fil bleu.

Les balles avaient littéralement déchiqueté les deux bébés.

Derrière eux, les tireurs avaient laissé quelques cartouches vides sur le sol.

Nous ne nous sommes pas posé de questions. Il y avait toujours quelqu'un, ici, qui avait envie de s'entraîner au tir.

---

Toujours quelqu'un pour rôder dans le coin avec la gâchette qui le démangeait. Ces deux bébés n'avaient pas la moindre chance.

Une fois, nous avons même trouvé un impact de balle sur notre voiture. Elle avait transpercé le capot et avait dû aller se loger quelque part dans le moteur, parce que nous n'avions jamais retrouvé la balle, ni le trou par lequel elle était ressortie.

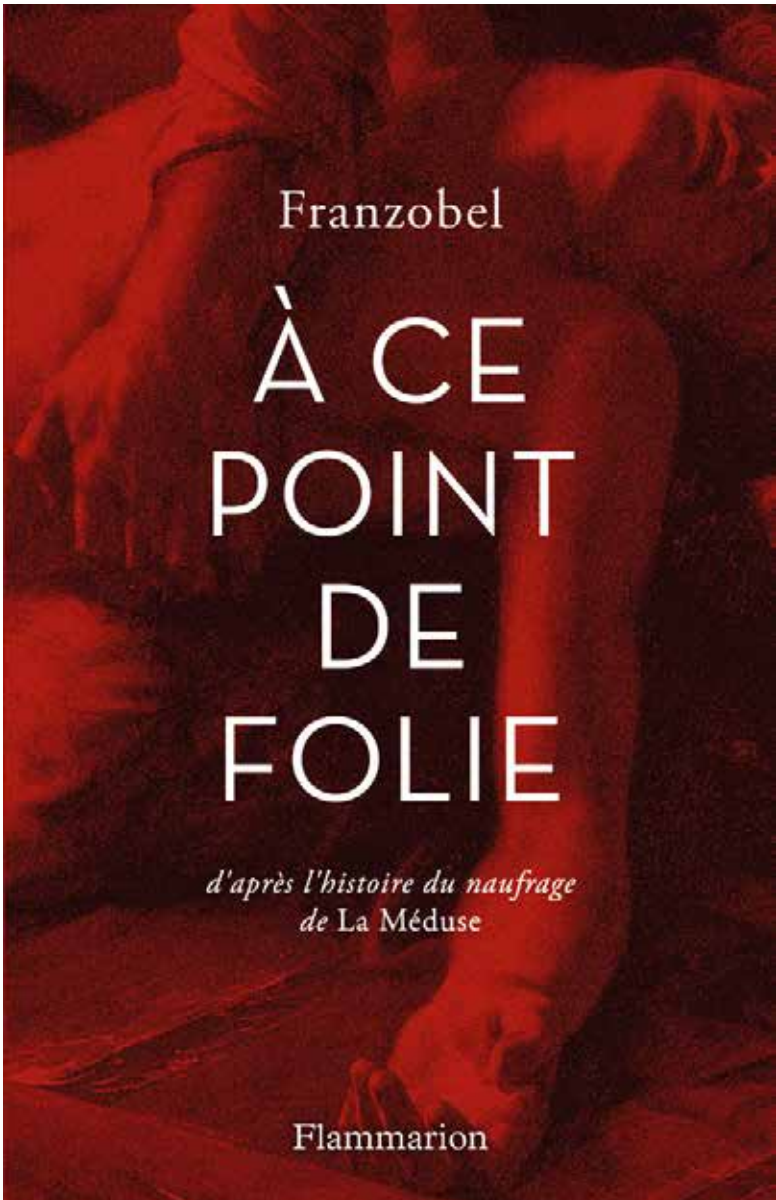
— Je me demande quand ça a pu arriver, a dit ma mère le jour où nous avons découvert le trou parfaitement rond dans la carrosserie, orné de son auréole sombre de résidus brûlés.

Nous n'avions rien senti.

— Les gens chassent les voitures maintenant, on dirait, a-t-elle dit. C'est une plaisanterie. C'est sans doute une balle perdue.

Mais nous savions toutes les deux que ce n'était pas rare. Dans notre coin de Floride, on avait tendance à faire cadeau d'une balle à tout et n'importe quoi. Juste pour le plaisir. »

---



Franzobel

À CE  
POINT  
DE  
FOLIE

*d'après l'histoire du naufrage  
de La Méduse*

Flammarion



**Le livre...** Le 17 juin 1816, la frégate *La Méduse* quitte Rochefort à destination de Saint-Louis, au Sénégal. À son bord, quelque 400 passagers formant comme une petite France – bourgeois, militaires, négociants, un équipage nombreux. Au commandement, un capitaine dont l'incompétence avérée sera à l'origine du naufrage. Les chaloupes étant en trop petit nombre, 150 passagers sont abandonnés sur un radeau. Seuls 15 seront sauvés, après treize journées d'enfer, jalonnées de meurtres, de corps dépecés et d'ultimes stratégies de survie. Savigny, le médecin de bord, en fera le récit, que le monde entier voudra connaître, jusque dans ses détails les plus atroces.

Qu'aurait-on fait à leur place ? Dans ce roman historique et anthropologique au rythme effréné, Franzobel pousse le lecteur à la limite du supportable : son style – précis, poétique, cru – sert la tension dramatique et fraie sans cesse avec l'ignoble pour nous plonger au cœur du carnage.

Un voyage en enfer dont nous ne sortirons pas indemnes. À la fois magnétique et écœurant – magnétique parce qu'écœurant –, le livre brise bien des tabous : tabou de la violence absolue, tabou de la lire, tabou d'y trouver aussi du plaisir.

*Traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Mannoni.*

« Le lecteur, le souffle court, reste aux aguets jusqu'au dernier instant. » *Die Welt*

« Cinquante heures sur un canot de réfugiés, et nous sommes tous des monstres. » *Der Spiegel*



Photo: © Dirk Stöbber

**Franzobel**, de son vrai nom Stefan Griebl, né en 1967, est l'un des écrivains les plus populaires et controversés d'Autriche. Dramaturge, poète et plasticien, il est l'auteur en français de la pièce *Kafka*, comédie (publiée aux Solitaires intempestifs). Couronné du prix Nicolas Born, son roman sur le naufrage de *La Méduse* fut l'un des trois derniers ouvrages en lice pour le Deutscher Buchpreis (Prix du livre allemand) 2017.

#### À ce point de folie

145 x 220, 560 pages, 22 €

ISBN : 9782081429406

Parution le 22 août 2018

« Le 18 juillet de l'an 1816 était un jeudi magnifique. Pas un petit nuage ne troublait le ciel d'azur, le soleil était aveuglant et même l'air d'ordinaire brumeux avait la limpidité du cristal. À environ trente miles nautiques de la côte d'Afrique, à peu près à la hauteur de Portendick, le brick *Argus* fendait les flots lisses de l'océan. Marsouins et dauphins bondissaient sur ses flancs, des mouettes tournoyaient dans son sillage, frôlant l'eau du bout de leurs ailes. À bord, les mouvements s'engrenaient avec autant d'harmonie que les pièces d'un rouage complexe. On ne percevait pas le moindre effort.

Puis un grain de sable se glissa dans le mécanisme. Il était onze heures du matin lorsque le matelot de vigie signala un objet étrange deux degrés sur tribord.

*Quel genre d'objet ?* Le capitaine Parnajon tira sur sa pipe, se fit passer la longue-vue et n'aperçut rien, ni île, ni navire. *Une épave ?* Quelques minutes s'écoulèrent encore avant que quelque chose n'apparaisse dans le champ réduit de la lorgnette : une plate-forme flottante où se dressait une tente. Des Maures ? Des Berbères ? D'autres sortes de chameliers ? Un abri d'habitants du désert emporté par les flots ? Des esclaves évadés ? Il arrivait régulièrement alors que des Noirs maîtrisent leurs surveillants et entreprennent d'absurdes tentatives de fuite.

Le capitaine cherchait encore une explication quand il vit une silhouette titubante. Elle se tenait au bord de la plate-forme, la tête penchée en arrière et... oui, sans aucun doute, cet homme urinait, il urinait dans sa main, semblait-il et... *mais ça n'est pas possible !* il buvait le liquide. Le pisseur leva les yeux et aperçut la voile de l'*Argus*. Il se mit à sautiller furieusement et à agiter les bras. Voilà même qu'il grimpa au mât, à présent, et brandissait un chiffon.

*Tranquille, tranquille, Pissetrogne. Nous t'avons repéré.*

---

Le type ne tint pas très longtemps sur son mât, il se laissa glisser au sol et disparut dans la tente. D'autres en sortirent alors, en agitant eux aussi les bras. Voyant que l'*Argus* se rapprochait et les avait repérés, ils se sautèrent mutuellement au cou et s'étreignirent.

*Non, ce ne sont pas des esclaves évadés. Pas des Négros. Peut-être des naufragés ? Ceux de La Méduse ? Impossible !*

Une demi-heure plus tard, l'*Argus* avait rejoint l'étrange embarcation. Un radeau, visiblement. L'embarcation possédait un petit mât et une bâche pour se protéger du soleil. Le mousse compta treize, quatorze, quinze silhouettes décharnées. La plupart étaient nues mais portaient au bout de leurs jambes émaciées des bottes qui leur donnaient une drôle d'allure – des pieds d'enfants dans de trop grands souliers. Des squelettes ambulants ! L'un d'eux était coiffé d'une perruque de lin, avait une veste d'uniforme jaune et un sabre en bandoulière. Avec son tricorne, c'était forcément un militaire. Des Français ? Ou des pirates ? Seuls cinq d'entre eux tenaient sur leurs jambes, les autres étaient allongés ou accroupis. On mit le canot de bord à l'eau et l'on rama dans leur direction.

« Soyez prudents, cria Parnajon. C'est peut-être un piège. Peut-être... »

Non, ce n'était pas un piège. Quand le navire fut suffisamment proche, les marins discernèrent des yeux creux, des barbes hirsutes comme du maquis, des lèvres plus sèches que du parchemin. Des épaules brûlées, des lambeaux de chair qui se détachaient, partout des plaies et des cloques. Non, ce n'étaient pas des esclaves, ni des Berbères, ni des pirates, mais des Européens. Et quels Européens ! Des squelettes aux cages thoraciques saillantes, le bassin taillé en harpe, les fesses en galettes, qui n'étaient plus que chiffons de peau. Leurs

---

cheveux, figés par le sel, rappelaient d'anciens rembourrages pour fauteuil. Et les yeux ? Masqués d'un voile sombre : des yeux de déments.

Qu'est-ce que c'étaient que ces types ? Faces de cadavres, bras filiformes et sans force, habits usés jusqu'à la corde, des loques. Qu'avaient-ils vécu ?... *À côté de ça, même la canaille parisienne en haillons a encore un air de noblesse.* Le capitaine les fit monter à bord et ordonna qu'on leur servît du bouillon de viande et du vin. Et puis du cognac avec des œufs brouillés.

Ces figures décharnées, ces spectres errants – Parnajon et ses hommes le savaient bien –, c'étaient les rescapés du radeau de *La Méduse*, ceux qu'on avait cru morts, quinze sur les cent quarante-sept du départ, et qui avaient survécu treize jours sur ce radeau. *Treize jours !* Le capitaine considéra l'assemblage de planches monté par des amateurs, la voile qui avait l'air d'une tente. *Incredible que ce machin ait pu tenir aussi longtemps sur l'eau.* Ce qu'il vit ensuite lui glaça le sang : c'était un pied, coupé au-dessus de la cheville et coincé entre deux lames de bois. La chair était d'un jaune gris, boursoufflée, la forme générale s'était estompée pour prendre celle d'une éponge, mais on reconnaissait le membre. Et Parnajon aperçut encore autre chose : de petites bandes grises qui pendaient à des cordages. Du poisson séché ? Des tranches de lard vieux ? Non, le capitaine le savait, c'était de la chair humaine ! Comment ces quinze-là auraient-ils pu survivre autrement pendant près de deux semaines ? Ils ne s'étaient pas contentés de boire leur urine, ils s'étaient entredévorerés...

Un homme sortait du lot, il avait l'air plus fort et en meilleure santé, avec une barbe épaisse, un visage rose et charnu, des yeux perçants.

---

«Jean-Baptiste-Henri Savigny, second médecin de bord de *La Méduse*.»

Il s'était présenté en décrivant une profonde révérence. Puis il inspira profondément et dit d'une voix étonnamment puissante :

«Le monde doit savoir, et il l'apprendra, par quoi nous sommes passés... Nous sommes en vie parce que notre devoir était de survivre et de raconter notre destinée à l'humanité. »

---

The book cover features a stylized illustration of a person's legs and hands. The legs are depicted in vertical bands of orange and red, with dark blue or black areas between them. The hands are shown in a similar orange-red hue, holding a white, inverted triangle that serves as a background for the title. The overall aesthetic is minimalist and graphic.

Emma  
**GLASS**

**PÊCHE**

Roman

Traduit de l'anglais par Claro

Flammarion

**Le livre...** Il est arrivé quelque chose à Pêche. Elle erre dans la rue, du sang coule sur ses jambes, l'odeur de son agresseur lui colle à la peau. Ça lui fait mal de marcher mais elle parvient à rentrer à la maison en titubant et tombe sur une autre réalité cauchemardesque : celle de son cercle familial, qui ne semble s'apercevoir de rien. Ça devient difficile pour elle de trouver le sommeil, et plus difficile encore de travailler quand l'odeur grasseuse des saucisses grillées envahit ses narines, sans parler de s'alimenter. Même si elle tente de fermer les yeux sur ce qui s'est passé, Pêche finit par envisager l'acte drastique, cruel, qu'elle se doit d'entreprendre.

Dans cet éblouissant premier roman, Emma Glass articule l'indicible avec une verve à couper le souffle. Physiquement intense, dans une prose rythmée, qui plonge au plus profond, *Pêche* marque l'arrivée d'une voix nouvelle et visionnaire.

*Traduit de l'anglais par Claro*

« Une jeune auteure au talent immense. Elle n'a peur de rien, elle fait renaître la foi dans le pouvoir de la littérature. » George Saunders, Booker Prize 2017

« Le premier ouvrage de fiction d'Emma Glass frappe fort. L'engagement de Glass dans son écriture prend aux tripes comme aucun livre que j'ai lu jusque-là... *Pêche* incarne une histoire d'horreur étrange dans le royaume de l'hyper-réalité. Son auteure voit loin. » – *The Observer*



Photo: © Sarah-Lee

**Emma Glass** est née à Swansea, au Pays de Galles. Elle a étudié la littérature anglaise et suivi des ateliers d'écriture à l'Université du Kent, avant de décider de changer de voie pour devenir infirmière.

Elle vit actuellement dans le nord de Londres et travaille comme infirmière chercheuse spécialisée à l'Hôpital pour enfants Evelina London.

*Pêche* est son premier roman.

### **Pêche**

135 x 210, 128 pages, 14 €

ISBN : 9782081443136

Parution le 22 août 2018

« Poisse épaisse poisseuse empoissant la laine lourde engluée dans les plaies, mes pas pressés ravaudant ma peau fendue, ma mitaine humide raclant le mur. Briques rouges rêches déchirant la laine. Déchirant la peau. Peau rêche rouge. Tête rêche rouge. Je grimace en ôtant le gant plucheux, la laine lacérée érafle mes doigts meurtris. Il fait nuit. Le sang est noir. Sec. Grince grinçant grincement. Le relent de gras grillé m'obstrue les narines. Je porte mes doigts à mon visage, essuie le gras. Il colle à ma langue, glisse dans ma glotte, coule sur mes dents, mes joues, goutte au fond de ma gorge. Je vomis. Le vomi est rose au clair de lune. Charnu. Gras. Je m'appuie contre le mur, ferme les yeux. Ravale ma bile. Goût de chair. De viande. Je vomis encore. Mes yeux dansent. Éclairs roses. Retour au noir. Le corps racle la brique. Je vois noir. Noir poix. Gras. Mes paupières sont grasses. Enflées. Noires et gonflées par les gifles. Graissées par les gluantes saucisses de ses gros doigts. Sa voix violente me vrille les oreilles. Ferme les yeux. Ferme les yeux et ouvre ta – ferme-les. Ferme-les. Ferme-les.

Je vois noir. Sa bouche noire. Une fente dans sa face. Ouverte. Béante. Noir cramé. Chair cramée. Son souffle lourd et âcre colle à ma peau. Me suffoque. Les larmes coulent sur la graisse et tombent. Mon corps claque. Je vomis. M'essuie la bouche sur ma manche, fourre ma mitaine dans ma bouche, mâche la laine entre mes dents. Je cours. Peu. Mal. Ça fait trop mal. Je mords la laine encore plus fort. J'aimerais que ça soit de l'acier. Je me retourne. Derrière moi des rubans de bile. Des rivières roses et scintillantes. J'appelle la pluie.

Je me glisse à l'intérieur. J'entrouvre à peine la porte. Elle grince quand même. Ils vont m'entendre. M'acculer dans le couloir. M'accabler de questions. Il ne voudra pas savoir pour le sang. Elle ne voudra pas savoir pour les vêtements déchirés.

---



Elle dira que le rose à mes joues est joli. Il déposera un baiser sur ma tête et dira, On dîne à sept heures. Je ravale une glaire de bile et monte en silence les marches tout en mâchant mes mitaines.

J'enjambe la baignoire et fais couler la douche. Je suis tout habillée. L'eau chaude est cuisante. Cinglante sur ma peau. Mes dents mordent ma lèvre. Mes habits collent à ma peau et ça fait mal très très mal quand je les retire. Les jette. Étoffe étouffante. Saturés de sang, de graisse et d'eau. Ils claquent contre l'émail et tombent en tas. L'eau coule rouge. Noire et rouge. Surtout rouge. Je me lave lentement. Avec les doigts. Et du savon. À profusion. Je frotte. J'ai mal. Sous l'eau qui mousse je vois mes larmes tomber et fondre dans la bonde. Comme elles je veux couler et décliner. Me noyer. M'écouler. Me fondre. Dans l'ombre. Je m'assois dans la baignoire. Ferme la bonde. Ferme les yeux.

J'ouvre les yeux quand l'eau me rentre dans les narines. Je saisis la chaîne avec mes orteils et tire dessus pour que la bonde saute et que l'eau cesse enfin sa crue à ras du bord. Des flaques grasses flottent à la surface. Des îlots blancs. Qui tournent. Flottent. Lentement. Impudemment. À leur aise dans l'eau. Mon eau. Mon visage endolori s'autorise un bref sourire quand le trou soudain les avale. Pas mon trou.

Je mets longtemps à me lever. Mes jambes enflées sont toutes raides. Je me tiens au rebord de la baignoire et sors mon corps hors de l'eau. Mes os crissent. Je grimace, ferme les yeux et serre les dents pour contenir les cris. Je me tiens sous le jet et me mets à frotter. L'eau est grasse maintenant. Ça m'est égal. Je dois me laver. Purger ma peau des rougeurs. Gratter le gras. Le savon m'échappe. Froid. L'eau pique ma peau, perce, transperce, crépité contre mes os. Le sang rouge

---

saigne bleu. Les os tintent, statiques. Froid. Transie. J'arrête la douche. Attrape la serviette. Sors du bain. La serviette n'est pas douce sur ma peau. N'existe pas. Je ne sens pas sa chaleur. Ne sens rien.

Je traverse en silence le couloir. Ouvre en silence la porte de ma chambre. Referme en silence la porte de ma chambre. Trop tard. Ils m'entendent. S'élancent dans l'escalier. Se bousculent. Contournent la rampe. La porte de ma chambre ne ferme pas à clé. Je fais pression dessus. Ils se jettent contre le battant. D'un coup la porte s'ouvre, et je décolle. Heurte le mur. La serviette tombe. Quatre yeux. Grands. Bleus. Vitreux. Ouverts. Écarquillés. Fixes. Maman pousse Papa hors de la chambre. Referme la porte. Il tousse. Désolé, Pêche, dit-il. Tu aurais dû dire. Allez, descends, Papa, dit Maman. On l'entend descendre en douceur les escaliers. Je réajuste la serviette et m'assois sur le lit. Maman s'assoit à côté de moi. Tu t'es enfermée si furtivement, dit Maman. On ne t'a même pas entendue rentrer. Ses yeux sont grands et vitreux et je vois mes minuscules épaules nues se refléter dans ses pupilles palpitantes. Ses yeux roulent sur mon visage et mon corps. Elle sourit. Son sourire est rose et occupe presque tout son visage. Je suis rentrée discrètement parce que je ne voulais pas réveiller Bébé. Je me suis dit qu'il devait dormir. Oh, comme c'est gentil de ta part, Pêche, dit-elle. Il vient juste de s'endormir. T'es gentille. Elle caresse mes cheveux trempés. Tu veux manger quoi ce soir? elle demande. Je n'ai pas faim, Maman, dis-je, les yeux baissés. Oh ne sois pas bête. J'allais faire des pâtes et des boulettes de viande pour Papa et moi. Tu veux la même chose avec des légumes dans la sauce à la place? J'ai trouvé des superbes maïs nains. Elle fait claquer ses lèvres, hoche la tête, ses yeux rebondissent dans sa tête. Je vais bien, Maman, je t'assure. Je la regarde pour voir si elle

---

a remarqué l'auréole rouge entre mes jambes qui imbibe la serviette. Qui flaque. Forme flaque sur le tapis. Maman cligne des yeux en chœur avec les gouttes. Bon, eh bien je vais t'en préparer au cas où t'aies faim après. Elle m'embrasse le sommet du crâne. T'as l'air patraque, Pêche. Elle me pince les joues de ses doigts crochus. Elle se lève et fonce vers la porte. Elle se retourne et me sourit avant de refermer la porte. Ses lèvres ressemblent à la viande que j'ai vomie en venant. »

---

David  
Trueba

BIENTÔT VIENDRONT  
LES JOURS SANS TOI

ROMAN

Flammarion

**Le livre...** Dani Mosca accompagne le cercueil de son père pour qu'il soit enterré dans son village natal, comme il le lui a promis. Ce voyage est l'occasion pour lui de revenir sur son adolescence mouvementée dans l'Espagne des années 1980, marquées par la libéralisation des mœurs et l'explosion d'une culture rock qui lui a ouvert les portes d'un nouveau monde. Un livre qui se construit comme un disque : face A, le voyage aux côtés du père, rythmé par les souvenirs d'enfance et d'adolescence ; face B, l'arrivée au village et l'âge adulte. Entre ces deux grands blocs, le roman se divise en une succession d'instantanés, comme autant de chansons qui ont bâti la carrière de l'artiste. David Trueba ne cherche pas tant à suivre le fil d'une histoire, dont nous connaissons inévitablement la fin, qu'à démêler les sentiments des personnages qui l'ont accompagné un bout de chemin : père au courage intimidant, femmes aimées au-delà de l'entendement, amis d'un jour ou pour l'éternité. Il signe un roman gorgé de vie dans lequel chaque nouvelle rencontre semble nous ramener sans cesse à la même question : même si nous n'avons pas été à la hauteur de nos idéaux, faut-il pour autant y renoncer ?

*Traduit de l'espagnol (Espagne) par Anne Plantagenet*

« Il y a dans *Savoir perdre* une grâce et une virtuosité à faire pâlir plus d'un romancier. »

Augustin Trapenard, *Le Magazine littéraire*

« Trueba est un grand écrivain romantique échoué. Perdez du temps à le lire, vous y gagnerez beaucoup. »

Philippe Tretiack, *Elle*



Photo : © E-Valverde

**David Trueba est l'auteur de cinq romans parmi lesquels l'inoubliable *Savoir perdre* (Flammarion, 2010), qui figura dans la sélection du Prix Médicis, après avoir remporté un immense succès en Espagne (Grand prix de la critique en 2008). Il est également scénariste et réalisateur primé à de nombreuses reprises. Son dernier film, *Il est facile de vivre les yeux fermés*, a remporté six Goya, dont celui du meilleur film.**

**Bientôt viendront les jours sans toi**

145 x 220, 400 pages, 21 €  
ISBN : 9782081421295

Parution le 5 septembre 2018

« Nous connaissons tous la fin. Et elle n'est pas heureuse. C'est une drôle d'histoire : nous en savons le dénouement mais en ignorons la trame. Nous sommes à la fois visionnaires et aveugles. Sages et stupides. De là vient ce mal-être que nous partageons tous, ce soupçon qui nous fait pleurer les jours gris, nous empêche de dormir à minuit, ou nous inquiète quand l'attente d'un être cher se prolonge. De là viennent la cruauté démesurée et la bonté inattendue des hommes : du fait de connaître la fin, mais pas l'histoire. Étrange règle du jeu qu'aucun enfant n'accepterait. Les enfants ne veulent pas qu'on leur raconte la fin. Ils ignorent que c'est la seule manière de profiter pleinement de l'histoire.

Il y a un corbillard devant la maison.

Papa, et le mot résonnait au fond de mes souvenirs. Papa, et c'était ma voix. Papa, réveille-toi, et plus tard c'était la voix de mes enfants. Oto, allez, réveille-toi. Je dormais. Quand on dort, on plonge dans un puits obscur et profond où toutes les époques sont mélangées. Où on est enfant et adulte, un moi total sans différence de temps, moi Dani Mosca à trois cent soixante degrés. Se réveiller, c'est se replacer à l'endroit indiqué sur le calendrier, revenir au point de repère. On perd alors le privilège d'êtreindre des fantômes, de rouler sur l'autoroute invisible des rêves, où il n'y a jamais de contravention car la vitesse n'est pas limitée, où les panneaux de signalisation ne mènent nulle part et conduisent partout.

Sur ma joue les baisers de mon fils. Ryo continuait à m'embrasser, sans se soucier du temps qui passait. Il avait neuf ans et ses baisers étaient ceux d'un enfant de son âge, doux, humides, longs. Maya s'est assise sur la couette, j'ai senti son poids près de mes pieds. Elle ne m'embrassait plus autant. Pour elle, ça commençait à être un truc de bébé. Et il n'y a rien

---

qu'une fille de douze ans déteste plus. Pourquoi c'est toujours comme ça, pourquoi est-on si pressé de grandir ? L'été dernier, en regardant mes enfants qui jouaient, heureux, sur la plage, j'ai pensé : quand arrêtons-nous de bâtir des châteaux de sable au bord de la mer ? Quand commettons-nous cette erreur ? À quel moment établissons-nous le constat arrogant que c'est un truc de bébé ? Peut-être ne cessons-nous jamais de bâtir des châteaux de sable, mais nous ne les appelons plus ainsi. De la même façon que nous n'arrêtons pas d'être des enfants quand nous devenons parents.

Je m'étais couché vers sept heures et demie : il ne fallait clairement pas compter sur moi ce matin. À peine avais-je fermé les yeux que j'ai entendu mes enfants susurrer à mon oreille. *Oto, oto*. Quand ils sont câlins, ils m'appellent *oto*, c'est le mot japonais pour dire papa. Ils dorment de l'autre côté du jardin touffu, dans la maison qui auparavant était la nôtre et est à présent celle de Kei et la leur. J'ai échoué dans le studio, à part, comme un invité en long séjour. Vous, les bohèmes, quand vous divorcez vous faites de ces trucs, m'a dit Petru, un pur Roumain tatoué à qui nous faisons appel pour tous travaux. C'est lui qui a installé une douche dans le studio, une cuisine minuscule, et qui a ouvert un espace pour que je puisse mettre mon nouveau lit et me créer un lieu intime, à l'écart des machines, de la table de mixage, de l'ordinateur, du clavier, des guitares, des câbles électriques. Où je vis.

Bohème est un mot que plus personne n'utilise, mais il est parfait pour qualifier quelqu'un qui rentre à sept heures et demie du matin et s'écroule pour dormir sur un futon à moins de quarante centimètres du sol dans un studio d'enregistrement. Ludivina, aussi roumaine que Petru, ne laissait jamais les enfants venir dans mon studio pendant les vacances scolaires

---

avant que je donne des signes d'éveil. Mais elle ne disait pas que j'étais bohème. Elle me trouvait des excuses. Elle savait qu'un homme seul est comme un ballon sans propriétaire.

[...]

C'est l'histoire d'un chauffeur de taxi qui a passé tellement d'heures au volant de sa voiture que soudain il ne sait plus où il est, dans quelle ville il roule. Il a même oublié qui il est et ce qu'il fait comme travail. Alors il regarde sur le siège arrière et il les voit, eux, Maya et Ryo, deux enfants japonais. Inquiet, le type pense qu'il est au Japon, et comme il ne connaît pas un seul mot de japonais il angoisse, parce que rien n'angoisse davantage un Espagnol que de ne plus en être un. Soudain il voit le drapeau accroché au rétroviseur et se dit mais bien sûr, je suis espagnol, quel soulagement. Chaque fois il fallait que je raconte à Ryo cette histoire qui explique pourquoi les chauffeurs de taxi espagnols ont un drapeau accroché à leur rétroviseur. Il lui suffisait de montrer du doigt le petit fanion. Regarde, papa. Je la lui racontais tout bas pour que les chauffeurs n'entendent pas, même si parfois ils essayaient de deviner de quoi nous parlions à cause du rire de mon fils.

J'aime imaginer mes enfants quand ils seront grands. Pourvu que leurs traits actuels ne disparaissent pas totalement. Si tristes sont les personnes chez qui on ne peut deviner le visage de l'enfant qu'elles ont été, et plus tristes encore ces enfants qui ont déjà le visage de l'adulte qu'ils seront. Mon fils Ryo a un camarade de classe avec une tête de trader, d'ailleurs il demande vingt centimes pour prêter son portable. Surtout ne grandis pas : c'est ce que je dis à ma fille Maya tous les jours à la porte de l'école. Même si les gens insistent, surtout ne grandis pas. Je lui répète ça jusqu'à ce qu'elle me fasse une grimace réprobatrice, c'est bon, papa, t'es relou, avant de filer dans l'école.

---



Quand ils se jettent sur mon lit, ils savent que je n'ouvre pas les yeux avant quatre baisers. C'est une règle de sécurité pour vérifier que ce sont bien mes enfants. La combinaison secrète de mon coffre-fort. Ils consentent encore à mes jeux. Ma fille, à contrecœur, papa, quand vas-tu grandir ?

Un, deux, trois, quatre. Quatre baisers, voilà. Oto, réveille-toi. Ouvre les yeux. Papa, il y a un corbillard devant la maison. »

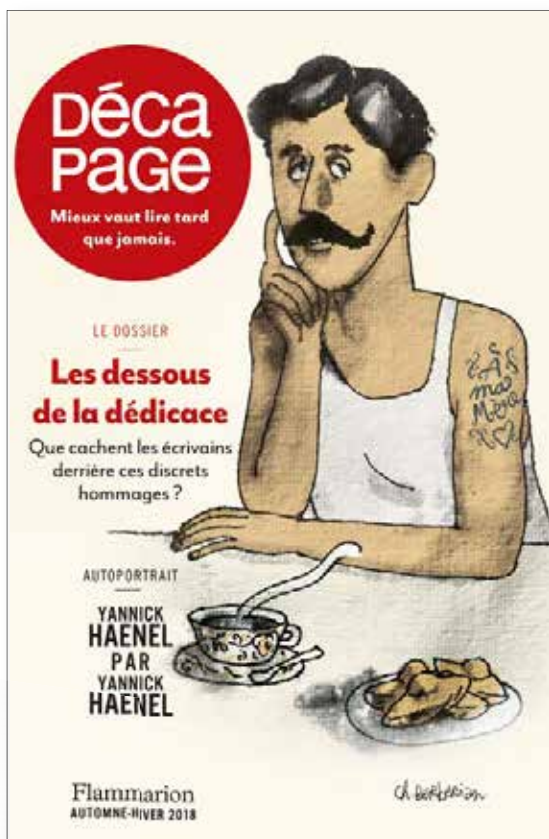
---

Gérard Genette considérait la dédicace comme faisant partie intégrante de l'œuvre.

Pour le **numéro #59** de **Décapage**, des écrivains passent en revue leurs dédicaces et nous dévoilent les dessous de ce discret hommage.

**déca  
PAGE**

50 pages, richement illustrées, sont confiées à **Yannick Haenel** qui nous livrera sa « panoplie littéraire ».



Couverture illustrée par Charles Berberian  
À paraître le 29 septembre 2018 • 16 €  
160 pages • ISBN : 9782081421141

**déca  
PAGE**  
59

## Les libraires en parlent

« Une revue éclectique pour tous, le livre de chevet idéal! »,

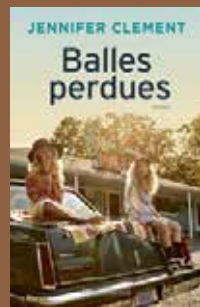
**La petite marchande de prose,**  
**Sainte-Savine**

## La presse en parle

« Excellente revue », **Libération**  
« Décapage, la seule revue littéraire qui pense qu'on peut parler de littérature avec humour », **Elle**



# Découvrez toute la Rentrée littéraire de Flammarion



Flammarion